

Mathieu BERTRAND

LES ÉMERAUDES
DE SATAN

M+ ÉDITIONS
12 rue de la Part-Dieu
69003 Lyon
mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions
Composition Marc DUTEIL
ISBN : 978-2-38211-181-9

PROLOGUE

**Poitiers,
Le 6 octobre 1306**

Jacques de Molay, Grand Maître de l'Ordre des Templiers, était arrivé deux semaines auparavant, de Terre Sainte, afin de participer à une réunion secrète visant à préparer une nouvelle croisade.

Cette assemblée était prévue depuis plus d'un an. Les Maîtres de l'Ordre du Temple, des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et de l'Ordre Teutonique devaient y assister mais elle fut finalement annulée en raison des problèmes de santé du Saint-Père.

Jacques de Molay sollicita néanmoins une entrevue urgente auprès du Pape qui la lui accorda.

Les citadins avaient observé la traversée de Poitiers par le Grand Maître et les douze cavaliers de sa garde rapprochée. Les chevaliers Templiers étaient habitués à voir la peur sur le visage des gueux et la jalousie sur celui des nobles provinciaux. Ceux-ci n'aspiraient qu'à faire partie de cet Ordre d'élite qui, depuis deux cents ans, était aussi craint que respecté.

Quand le convoi arriva face à Sancta Maria Major, le Grand Maître mit pied à terre et pénétra dans l'église. Après s'être incliné devant le crucifix qui trônait dans l'entrée, il se releva et traversa l'édifice, uniquement accompagné du bruissement métallique de sa cotte de mailles.

Seul, assis sur une chaise du premier rang, sa Sainteté Clément V l'attendait. Jacques de Molay

s'agenouilla et baisa l'anneau du pêcheur qu'arborait la main tendue du Saint-Père.

– Asseyez-vous près de moi ! l'invita l'homme d'Église, en pointant la chaise voisine.

– Merci, Votre Sainteté.

Quand le chevalier prit place, le Pape tourna la tête vers lui et l'observa. La dureté de ses traits, les cicatrices de ses avant-bras, la peau burinée de son visage... tout en lui respirait la guerre, se dit le Saint-Père. Ses yeux continuaient à analyser l'homme qui se tenait à ses côtés quand ils finirent par se poser sur un coffre de bois que Jacques de Molay tenait entre ses mains. Après une hésitation, il demanda :

– Vous savez que je suis actuellement souffrant, raison qui m'a fait annuler la réunion à laquelle devaient participer les Grands Maîtres des principaux Ordres. Puis-je savoir ce qui vous a poussé à solliciter un entretien privé malgré les maux qui m'affaiblissent un peu plus chaque jour ?

– Très Saint-Père, l'Ordre dont je suis le guide détient un objet depuis près de deux cents ans. Il n'a jamais été remis au Saint-Siège car les anciens Maîtres Templiers n'avaient aucune confiance dans les proches des papes précédents.

La franchise était, aux yeux de Jacques de Molay, la seule façon d'expliquer pourquoi l'Ordre n'avait pas déposé, dès sa découverte, cet objet si précieux entre les mains de la papauté.

– On ne peut pas les en blâmer, répondit Clément V en souriant. Je suppose qu'à présent, vous voulez me le remettre ?

– C'est juste, mais je dois, auparavant, vous en expliquer la teneur.

– Je vous écoute.

Le moment était enfin venu, se dit Jacques de Molay. Le Temple allait se débarrasser du mal qui le rongeaient depuis si longtemps.

– Monseigneur, lors de la première croisade, après la prise de Jérusalem, Godefroy de Bouillon créa l'Ordre des chanoines du Saint-Sépulcre qui avait pour mission de protéger le tombeau du Christ. Parmi les membres de cet Ordre, nombre de chanoines rejoignirent, plus tard, la Milice des pauvres chevaliers du Christ et du temple de Salomon.

– Je connais parfaitement l'histoire de mon Église. Où voulez-vous en venir ?

– Quand des anciens chanoines du Saint-Sépulcre intégrèrent la milice du Christ, ils ramenèrent, à leur nouveau Grand Maître le Chevalier Hugues de Payns, un objet qu'ils avaient découvert lors des fouilles des ruines du Temple de Salomon.

– Objet contenu dans le coffre que vous avez entre les mains, je suppose ?

– Oui, Monseigneur. À cette époque, les chanoines ne savaient pas vraiment ce qu'ils détenaient, mais quand les fondateurs de la Milice du Christ en prirent possession, ils la reconnurent immédiatement et l'un d'eux, Jean de Vézelay, la ramena en Occident. Elle fut alors cachée par des nobles du sud-ouest de la France, la famille Trencavel, pendant près de cent ans. L'Ordre finit par la récupérer juste avant le Sac de Béziers. Elle est, depuis, la possession exclusive du Grand Maître de l'Ordre des Templiers.

– Mais de quoi me parlez-vous ? coupa le Pape, d'un ton impatient.

Jacques de Molay comprit qu'il était désormais temps d'ouvrir le coffre pour en remettre le contenu au Saint-Père. Il la sortit délicatement, la posa sur

ses genoux, et écarta les pans d'étoffe qui la protégeaient. Quand il la vit, le visage du Saint-Père se figea avant que sa bouche ne finisse par murmurer :
« Que Dieu nous protège ! »

I. LE CONCLAVE

**Rome,
13 mars 2013**

Je pleurais toutes les larmes de mon corps, ou peut-être de mon cœur... je ne sais pas... Cela durait depuis vingt minutes et je commençais à peine à me calmer, à réaliser... Le nom de l'endroit où je me trouvais prenait à mes yeux tout son sens : la chambre des larmes.

Cette petite pièce, d'à peine trois mètres sur trois, est attenante à la chapelle Sixtine. Son nom vient du fait que de nombreux papes y ont versé quantité de larmes après leur élection, lorsqu'ils se rendaient compte de la mission qui les attendait. Je ne dérogeais pas à cette règle.

Je m'appelle Mateo Santucci et je viens d'être élu deux cent soixante-septième Pape de l'Église catholique romaine, sous le nom de Pie XIII.

À genoux devant un crucifix qui me surplombait de deux bons mètres, j'essayais de réaliser ce qui venait d'arriver. Je revoyais le conclave, présidé par le doyen du Collège des cardinaux. Les scrutins s'étaient succédé, matin et après-midi, pendant trois jours. Les soirées à la résidence Sainte-Marthe avaient permis de discuter et de décider des stratégies et des enjeux politiques de cette élection. Et, finalement, ce 13 mars 2013 avait vu s'envoler une fumée blanche dans le ciel de Rome, annonçant l'élection d'un nouveau guide pour l'Église de Rome. Comment cela était-il possible ? Je n'étais ni dans les

favoris, ni même dans les cardinaux cités comme éventuels prétendants au trône de Saint-Pierre par les médias. Comment mon nom avait-il pu être proposé ? Qui avait travaillé à mon élection ? Je ne le saurai certainement jamais...

Je sentais, derrière moi, la présence de deux personnes. Je les imaginais, au fond de la pièce, l'une à côté de l'autre, les visages dans la pénombre, en train de m'observer en silence.

Dès la sortie de la chapelle, tels des chaperons, ils m'avaient accompagné. L'un d'eux m'était inconnu. Petit, mince, le teint livide, il tenait dans ses mains ma première soutane blanche, fabriquée comme pour mes prédécesseurs depuis plus de deux cents ans, par la Maison *Gammarelli*.

La seconde personne était le camerlingue. Ce cardinal, Federico Fraticelli, était à la tête de la Chambre apostolique. Suite à la démission de mon prédécesseur, il avait dû prendre en charge les affaires du Vatican le temps de la vacance du Saint-Siège. Sa gestion avait été irréprochable. Ce Turinois d'origine, la cinquantaine, les tempes grisonnantes, la démarche légère malgré son mètre quatre-vingt-cinq, était connu au Vatican pour sa passion du football. Il n'hésitait pas, il y a encore quelques années, à faire la longue route de Rome à Turin pour aller voir jouer son équipe favorite.

Il était surtout connu pour sa foi sans faille, sa loyauté et son intégrité. Ses vertus étaient particulièrement appréciées dans une période qui venait de voir le Vatican entaché de nombreux scandales.

– Votre Sainteté, nous devons y aller.

– Je vous suis, Cardinal Fraticelli, dis-je en me

relevant et en essuyant maladroitement mes larmes d'un revers de la main.

Après avoir revêtu ma nouvelle soutane et l'étole aux effigies des Apôtres Pierre et Paul, je pénétrai de nouveau dans la chapelle. À l'entrée m'attendait le secrétaire du Sacré Collège qui me donna ma calotte blanche. En la mettant, mes yeux s'attardèrent sur la voûte décorée par Michel-Ange, près de cinq cents ans plus tôt. Ce moment de bonheur, durant lequel je m'abandonnai à la magnificence de ces peintures, m'encouragea à tourner la tête pour entrevoir une autre partie de l'œuvre de l'artiste. Cette fresque monumentale, illustrant le Jugement Dernier, trônait sur le mur du fond. Je l'avais déjà admirée à de nombreuses reprises mais là, une étrange atmosphère s'en dégageait. Je fus parcouru d'un frisson qui secoua tout mon corps.

Je me ressaisis aussitôt puis allai m'asseoir. Au chant de *Te Deum*, les cardinaux se succédèrent pour me rendre hommage en s'agenouillant devant moi et en me promettant obéissance. Il m'était difficile de croiser leur regard tant j'étais mal à l'aise. N'aurais-je pas dû refuser cette charge quand le Doyen des cardinaux me l'avait proposée ? C'était désormais trop tard.

Depuis quelques heures, j'avais l'impression d'être une marionnette. Je ne parvenais plus à penser ni à réfléchir. Le seul sentiment qui m'habitait était l'appréhension. Je venais d'arriver à la loggia des bénédictions. Devant moi, penché à la fenêtre qui surplombait la place Saint-Pierre, le cardinal Paolo Marquès Da Silva, le premier des cardinaux diacres, annonçait, selon la formule consacrée : « *Habemus*

Papam, Sanctae Romanae Ecclesiae Cardinalem Santucci, qui sibi nomen imposuit Pie XIII. »

Il recula et me céda la place. Je croisai son regard qui semblait empli d'admiration pour moi. Je voyais en contrebas une foule considérable. Mon corps était tétanisé. La première bénédiction apostolique, « *Urbi et Orbi* », sortit de ma bouche sans même que je m'en rende compte. Une vague d'applaudissements, qui montait de la place, parvint à mes oreilles dans un vacarme assourdissant, alors que je me retirais lentement.

Cela faisait déjà quelques heures que j'avais été ordonné cardinal de Rome et toujours cet étrange sentiment d'être dans un monde paradoxal. Dans un monde où un usurpateur venait d'être élu pape :
Moi !